

# Ferienereinnerungen – oder eine Standespolitsatire

## An Irishman's Philosophy

*There are only two things to worry about,  
Either you are well or you are sick.  
If you are well,  
Then there is nothing to worry about.  
But if you are sick,  
There are two things to worry about,  
Either you will get well or you will die.  
If you get well,  
There is nothing to worry about.  
If you die,  
There are only two things to worry about,  
Either you will go to heaven or hell.  
If you go to heaven,  
There is nothing to worry about,  
But if you go to hell,  
You'll be so damn busy shaking hands  
with friends,  
You won't have time to worry!*

*Why worry?*

1979 kam ich zum ersten Mal nach Irland, und seither fahre ich regelmässig fast jedes Jahr dorthin. Viel hat sich geändert in den 26 Jahren. Zahlreiche Pubs mussten eleganten Restaurants weichen, statt Guinness trinken nun auch die Iren Wein zum Essen, und in den dunklen, rauchigen Kneipen kann man wieder atmen, während die Raucher sich vor den Eingängen treffen. Die schmalen, mit Bruchstein-Mauern gesäumten Strassen wurden vielerorts durch breite, mit EU-Geldern gebaute Schnellstrassen ersetzt, wodurch die Zahl tödlicher Verkehrsunfälle nicht reduziert wurde, im Gegenteil. Statt in Sally's Krämer-Laden kauft man nun

auch hier bei Lidl ein, und der BMI der jungen Menschen steigt umgekehrt proportional zum Verschwinden der kleinen Farmen und damit der regelmässigen Körperarbeit. Irland ist Mitglied der EU und damit modern geworden.

Etwas aber hat sich kaum verändert: die Haltung der Menschen. Der grosse Hunger von Mitte des 19. Jh. liegt fünf Generationen zurück. Aus der Erinnerung der Iren ist er aber nicht gelöscht worden, so wenig wie alles andere, was einmal getan und erlitten worden ist auf dieser Insel. Vielleicht stammt daher die Gelassenheit, mit welcher auch schwierigen Problemen begegnet wird, der gesunde Fatalismus, mit dem die Dinge immer wieder ins richtige Licht gerückt werden. Wie gut, wenn wir uns ein Stück davon abschneiden könnten.

Man stelle sich einmal vor, wir würden das schweizerische Gesundheitswesen frei nach irischer Philosophie beurteilen: Wir akzeptierten es so, wie es ist und funktioniert, dass nämlich alle, die davon profitieren, eigentlich gar nicht sparen wollen und wir – das heisst alle Bürger – deshalb weiterhin immer mehr dafür bezahlen müssen; oder wir diagnostizieren eine Störung.

In diesem Falle ginge es darum, die Prognose dieser Störung – oder «Krankheit» – zu eruieren. Ist sie gutartig, d.h. die Krankheit grundsätzlich heilbar, bräuchten wir uns nicht weiter darum zu sorgen. Im Falle eines zu erwartenden tödlichen Ausgangs (Kollaps des Gesundheitswe-

sens) hingegen müssten wir uns genauer mit den Ursachen und Hintergründen, welche zu diesem Zustand geführt haben, auseinandersetzen.

Diese Ursachen wären letztlich dafür verantwortlich, ob wir Hausärzte für unser Dazutun bestraft oder aber mit einem Platz im Himmel belohnt würden. Nun, so wie sich die politischen Gremien und Krankenkassen immer wieder äussern, ist ja klar, wer für die Misere verantwortlich gemacht wird.

Immerhin sei uns dann, ganz nach Art der Iren, tröstlich gewiss, dass wir beim freundschaftlichen «shaking hands» in der Hölle bestimmt unter uns sein werden!

Warum sich also Sorgen machen?



Margot Enz Kuhn,  
Vorstandsmitglied SGAM

# Souvenirs de vacances – ou satire politique

## Philosophie d'un Irlandais

*There are only two things to worry about,  
Either you are well or you are sick.  
If you are well,  
Then there is nothing to worry about.  
But if you are sick,  
There are two things to worry about,  
Either you will get well or you will die.  
If you get well,  
There is nothing to worry about.  
If you die,  
There are only two things to worry about,  
Either you will go to heaven or hell.  
If you go to heaven,  
There is nothing to worry about,  
But if you go to hell,  
You'll be so damn busy shaking hands  
with friends,  
You won't have time to worry!*

*Why worry?*

Je suis allée la première fois en Irlande en 1979 et j'y suis retournée par la suite régulièrement, quasiment tous les ans. Beaucoup de choses ont changé en l'espace de 26 ans. De nombreux pubs ont dû faire place à des restaurants chics. A la place de la Guinness, les Irlandais accompagnent désormais également leurs repas de vin. Et dans les bars sombres et enfumés, on peut à nouveau respirer, les fumeurs s'amassent désormais devant les entrées. Les rues étroites bordées de murs en pierre de carrière ont été remplacées, à de nombreux endroits, par de larges

routes express, dont la construction a été financée moyennant les fonds de l'UE. Le nombre de morts sur la route n'a pas de ce fait diminué, au contraire. En Irlande, on fait désormais également ses courses au Lidl, plutôt que chez Sally's Krämer. Et l'augmentation de l'IMC des jeunes est inversement proportionnelle à la disparition des petites exploitations agricoles et des travaux physiques réguliers liés au métier de paysan. L'Irlande fait partie de l'UE et fait preuve, de ce fait, de modernité.

En revanche, quelque chose n'a quasiment pas changé: l'attitude des gens. La grande famine du milieu du 19<sup>e</sup> siècle remonte à 5 générations. Mais cette période de l'histoire reste gravée dans la mémoire des Irlandais, tout comme tout événement, même minime, qui s'est produit une fois sur l'île, et qui a engendré des souffrances. La sérénité avec laquelle les Irlandais abordent des problèmes complexes, tout comme le fatalisme sain avec lequel ils mettent les choses en valeur vient peut-être de là. Si seulement on pouvait un peu leur prendre de ces qualités!

Imaginons simplement un instant que nous considérons la santé publique en Suisse sous l'angle de la philosophie irlandaise. Nous l'acceptons en l'état, et partons du principe selon lequel tous ceux qui en bénéficient n'envisagent pas de faire des économies et nous (c'est-à-

dire l'ensemble des citoyens) sommes de ce fait contraints de devoir toujours dépenser plus au profit de la santé publique. Ou – nous diagnostiquons une perturbation.

Il s'agit alors de déterminer clairement les pronostiques relatifs à cette perturbation (ou «maladie»). S'il s'agit d'une maladie bénigne, c'est-à-dire fondamentalement guérissable, nous n'avons à nous préoccuper de quoi que ce soit. En revanche, en cas de risques d'issue fatale, c'est-à-dire de décès (effondrement de la santé publique), nous serions contraints d'établir précisément les motifs et les causes à l'origine de cette situation.

Les causes serviraient finalement à déterminer si nous, médecins de famille, devrions être sanctionnés pour notre intervention ou félicités et obtenir une place au paradis.

A en croire les organes politiques et les caisses-maladies, les responsables de la misère sont clairement désignés.

Nous pouvons néanmoins être rassurés et certains qu'à la manière des Irlandais, nous nous retrouverons en enfer entre amis et aurons le loisir de nous serrer la main!

Alors pourquoi passer du temps à se préoccuper de certaines choses?

*Margot Enz Kuhn,*

*Membre du Comité de la SSMG*